

je vais en avoir de l'agrément!... Avec ça que les femmes, ça n'est jamais content, on n'a jamais fait le lit à leur idée!... Il y a sans cesse quelque chose à reprendre... Je ne les ferai pas du tout, ça sera plus vite fini!

—Et mon jardin! elles vont bien m'arranger mon jardin! dit le père Flanquet. Elles cueilleront toutes les fleurs, elles sont capables de ne pas en laisser une sur sa tige!... Elles mangeront les cerises avant qu'elles soient mûres!... elles marcheront dans mes plates-bandes, elles feraseront mes asperges et mes petits pois! Une compagnie de femmes dans un beau jardin!... mais j'aimerais mieux y voir de jeunes poulains!

Quatre jours plus tard, le chemin de fer du Nord amenait à Noyon un premier convoi d'indépendantes; il se composait de Cézarine, Elvina, mesdames Étoilé, Bouchetron, Vespuce, la veuve Flambard et mademoiselle Aglié, femme de chambre de madame Pantalon, petite brunette à l'œil au nez retroussé, qui n'avait juré haine aux hommes, mais qui avait bien voulu suivre sa maîtresse à Brétigny, fort curieuse de voir ce que l'on allait faire dans ce château qu'elle ne connaissait pas, n'étant que depuis quelques mois au service de Cézarine.

De nombreux colis accompagnaient les voyageuses, car les dames ne se déplacent pas sans emporter avec elles leurs toilettes, et celles-ci avaient une telle provision de robes, de chapeaux, de bonnets, de chiffons et de chaus-sures, que seize malles et quinze cartons suffisaient à peine pour les contenir.

Mais de Noyon il y a encore deux lieues à faire pour arriver à Brétigny et au château du capitaine. Ces dames sont descendues à la station, entourées de leur formidable bagage.

Cézarine s'adresse à un employé.

—Monsieur, nous allons à Brétigny...

—C'est à deux lieues d'ici, madame.

—Je le sais, j'ai assez souvent fait ce voyage. Mais alors je venais toujours dans une calèche que je louais. Cette fois nous avons pris le chemin de fer; on arrive beaucoup plus vite assurément, mais à présent, comment allons-nous faire pour nous rendre à Brétigny?

—Vous allez suivre la route que je vais vous indiquer... il n'y a pas à se tromper; et on allant sans vous presser, dans deux heures et demie vous arriverez.

—Comment!... en allant sans nous presser? est-ce que vous croyez, monsieur, que nous allons faire cette route à pied!...

—Mais je ne vois pas d'autre moyen.

—Ah! quelle horreur! faire deux lieues à pied! s'écrie Paolina, moi qui ne suis pas marcheuse!...

—S'abîmer les pieds sur les cailloux! dit la jolie madame Vespuce; mes charmantes bottines seraient bientôt déchirées.

A Continuer.

LE GROGNARD

MONTREAL, 17 Mars 1883.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnes retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres de Etats-Unis subiro t un escompte de 10 pour cent.

L'ALBANI.

Comme tous nos grands confrères ont publié des portraits de la célèbre cantatrice canadienne qui doit nous visiter prochainement le *Grognard* n'a pas voulu rester en arrière. Aujourd'hui il présente à ses lecteurs le portrait de l'Albani, (Madame Emma Lajouesse Gye.) qui est pour le moins tout aussi ressemblant que ceux qui ont été imprimés par les journaux français de cette ville.

Comme nous tenons à faire preuve de l'esprit d'entreprise qui nous anime, nous avons fait des sacrifices pécuniaires pour offrir en même temps aux abonnés du *Grognard* le portrait du père de la grande cantatrice et celui de son mari M. Gye. Les ressemblances sont garanties parfaites.



L'ALBANI.

Photographiée avant d'être peignée le jour de son arrivée à Montréal.



M. Lajouesse, père de l'Albani.



M. Gye, mari de l'Albani.

L'hon. M. de Labryère vient d'avoir une idée philanthropique. Il parle de fonder l'Œuvre du Biberon-Adulte.

L'œuvre du Biberon-Adulte n'est pas une œuvre ordinaire. Elle mérite des sacrifices tout particuliers. Que veut-il tenter, en effet? La régénération des classes pauvres par l'allaitement prolongé jusqu'aux limites de la vieillesse. Les médecins chinois en font un remède aux plus graves maladies. Lui, il en veut faire un préservatif sans pareil. Quand, au lieu d'allaiter dans les cabarets avec des alcools, les travailleurs resteront chez eux pour têter en famille, tout ira mieux dans une société aux mœurs adoucies. Il résulte du dernier rapport du célèbre docteur Van de Ross, que l'homme soumis à ce régime se renaitre en lui des forces nouvelles en même temps que les affectueuses manières des nourrissons, tant son âme, aussi bien que son corps, en est améliorée.

Un billon pour incorporer l'Œuvre du Biberon-Adulte sera présenté sous peu au Conseil législatif.

Voici notre opinion sur le ministère Mousseau.

- Il ne tient pas debout.
- Il n'a ni programme ni idées.
- Il est autoritaire sans autorité.
- Il sera violent sans force.
- Il sera insolent sans courage.

L'accident de la Tante Sophie.

C'était avec la plus grande difficulté que la famille Cudoie avait décidé la tante Sophie à quitter Périgueux pour venir assister au mariage de sa petite nièce avec le jeune M. Croupion. La tante Sophie n'était jamais sortie de sa province, et ne voyait sa famille que quand les membres de celle-ci allaient lui rendre visite. C'était une personne désagréable, revêche, ossuse, qui avait un nez crochu et des yeux ronds. Comme elle était très riche, ses parents lui disaient qu'elle ressemblait à M. Thiers, mais la vérité était qu'elle avait bien plutôt l'air d'une vieille chouette.

Tout en mangréant contre les nécessités de famille, elle finit par

prendre le train et arriva à Paris juste la veille de la cérémonie.

Tous les Cudoie l'attendaient respectueusement à la gare. Elle fut embrassée successivement par le père Cudoie, par la mère Cudoie par la fiancée du jeune M. Croupion et par le petit Cudoie âgé de six ans, lequel eut même la convenance de l'accueillir par ce cri du cœur :

—Ah! voilà ma bonne tante Sophie qui va me donner vingt sous!

Un bon coup de pied que lui donna son père le rappela aux convenances, et l'on monta en fiacre, non sans que la tante Sophie murmurât sourdement :

—Ils apprennent à ce petit à compter sur ma fortune, déjà!

La tante Sophie dîna de bon appétit, trouva le moyen de dire des choses désagréables à tout le monde et se coucha. A neuf heures, le lendemain matin, elle était déjà habillée, et avait vaguement l'air d'un manche à balai qu'on aurait allabé d'une robe de soie puce, et coiffé d'un chapeau à plumes. On lui présenta la famille Croupion, qu'elle salua d'un air raide, assista, sans desserrer les dents, au mariage civil et à la cérémonie religieuse, puis, elle déclara que tout cela l'ennuyait beaucoup et que, pour se distraire elle allait aller passer le reste de la journée au Jardin des Plantes.

Le chef de la famille Cudoie lui offrit avec empressement de l'y conduire, mais elle refusa mal honnêtement, en déclarant qu'il y avait assez de bêtes comme ça autour d'elle. Elle exigea seulement qu'on vint la chercher à quatre heures précises, devant le Palais des Singes, pour la conduire au dîner de noces, lequel devait avoir lieu dans un restaurant de Vincennes.

Il y avait plus de cinquante ans que la tante Sophie avait envie de voir le Jardin des Plantes. Aussi s'amusa-t-elle véritablement, malgré quelques petits accidents qui lui arrivèrent. Ce fut ainsi que l'éléphant lui chipa son ombrelle avec laquelle elle lui avait tapé sur la trompe, et qu'un singe duquel elle s'était imprudemment approchée lui fit par geste la plus inconvenante des déclarations.

La tante Sophie se retira indignée et, constatant qu'il était quatre heures moins un quart, se mit à se promener de long en large devant le palais, pour attendre son neveu. Peu à peu le Jardin s'était vidé de monde, et elle était quasi seule. Tout en allant et en venant, elle arriva devant un

CHAT-RIANT D'AMÉRIQUE.

Elle constata que la cage était vide. Evidemment son hôte était mort. Comme la tante Sophie était d'un naturel indiscret, tripoteur et touche-à-tout, elle ouvrit la porte et se pencha pour l'examiner à l'intérieur.

Mais tout à coup elle sentit un choc violent. Un loustic, abusant de sa position, venait de la pousser brusquement dans la cage, et d'en refermer la porte sur elle....

* * *

Rien ne saurait donner une idée de la colère de la tante Sophie, quand elle se vit emprisonnée...

—M'enfermer comme un oiseau! Moi!... une Cudoie!... bredonillait-elle. Je ferai un procès!... Au secours!... A l'aide!...

Et, crispant ses vieux doigts sur le fil de fer de la cage, elle essayait vainement de rouvrir la porte.

Voyant qu'elle n'y réussissait pas, elle se mit, de nouveau, à pousser des cris pointus. Elle appela son neveu avec fureur. Enfin, tout essouffée, elle s'assit tristement sur le dernier bâton du perchoir, si bien que, le jour tombant déjà, elle ressemblait vaguement, de loin, à un véritable hibou.

—Ciel! la tante Sophie!

C'était M. Cudoie père qui venait de jeter ce cri avec un accent d'honneur et de stupéfaction. Il y avait à peine une demi-heure que M. Cudoie, tenant son petit garçon par la main, cherchait sa tante, et il commençait à craindre qu'elle fût tombée dans la fosse aux ours, et n'eût été dévorée comme un petit pain. Aussi, quand il la retrouva, sa joie égala-t-elle sa surprise, et, faisant taire avec une gille le petit Cudoie qui murmurait :

—Tiens! ma tante Sophie est donc un oiseau!

Il délivra la prisonnière.

Pendant plus de deux minutes, celle-ci eut l'air d'une mitrailleuse tant elle était en colère. Elle parlait d'aller trouver le président de la République, de faire révoquer tous les gardiens, etc., etc., et ne se calma que sur la promesse formelle que lui fit M. Cudoie de la venger le lendemain.

Enfin, un peu remise, elle se laissa conduire à un fiacre et l'on prit la route du restaurant, où toute la noce devait être déjà.

En chemin, le grand air fit du bien à la tante Sophie, et, quand M. Cudoie lui eut juré sur la tête de son fils qu'il ne soufflerait mot de cette tragique aventure, elle devint presque de bonne humeur. Elle alla même, dans un accès d'expansion, jusqu'à donner vingt sous au petit Cudoie, en lui disant :

—Tiens, petit gueux, voici ce que tu m'as demandé hier... Tâche d'en faire bon usage!

Au dîner, la tante Sophie s'humanisa tout à fait. Elle avait complètement oublié son accident, et, déjà un peu grise, elle déclara que, si ses parents continuaient à être aussi gentils pour elle, le nouveau ménage Croupion serait couché d'une façon sérieuse sur son testament... A cette bonne parole, il y eut un concert d'attendrissement. Tout le monde voulut embrasser la bonne tante, tandis que les uns lui versaient du champagne et que les autres lui passaient respectueusement des bonbons et des petits fours. L'émotion était telle que personne ne s'était aperçu que le petit Cudoie avait disparu pendant cette scène poignante... Il ne rentra qu'au bout de quelques minutes. On en était au moment le plus touchant, et le

jeune M. Croupion, ouvraient la